

Jacques Coursil  
Emeritus Université Antilles-Guyane -Cornell University

## **Le Paradoxe Francophone et le Discours Postcolonial**

### **L'attribut, l'épithète et le paradoxe francophone**

- \_ J'ai entendu une chanson francophone sur une radio française, déclara Pauline. Je regarde souvent des émissions françaises sur des chaînes de télévision francophones, mais il m'arrive de regarder des émissions francophones sur des chaînes françaises.
- \_ Mais que dites-vous là ? **s'écria** Paul. Faut-il donc distinguer parmi les francophones ceux ou non qu'on appelle tels?

Pour éclairer l'apparente dérive de sens du mot francophone, les grammaires distinguent les deux fonctions d'attribut et d'épithète. L'attribut, fonction déclarative, énonce une propriété, vraie ou fausse, d'un objet. Dans un tout autre ordre de sens, l'épithète, fonction nominative, correspond à une manière de désigner. Ainsi, le fait qu'un écrivain soit francophone(attr) n'implique pas qu'il soit appelé tel (épith).

\_Je concède,déclara Paul troublé par la grammaire, que pour participer, par exemple, à une émission francophone (épithète) sur une chaîne de télévision française, il ne suffit pas d'être francophone (attribut).

En France, ex-métropole coloniale, les francophones, ce sont les Autres.

L'épithète francophone est narratif. Il condense sous un seul terme toute l'histoire de l'empire colonial français. Forgé par une histoire, il ne fait sens que dans cette histoire. Ce n'est qu'un lieu commun, une parole sans sujet, mais elle rappelle à elle seule tout le fait colonial. Ainsi, en deça de l'intention des parlants, la langue, par l'épithète, incessamment raconte l'histoire et n'est jamais muette. En français aujourd'hui, le mot francophone, à la fois clair et chargé, fait figure d'épithète postcolonial par excellence.

- \_ Je vois votre paradoxe s'écria Paul:Parmi les écrivains francophones, les écrivains français ne sont pas des écrivains francophones.
- \_ Uniquement les écrivains français-de-France. ironisa Pauline.

Parler français est une condition nécessaire et suffisante pour l'attribut francophone, mais pour l'épithète, ce n'est qu'une condition nécessaire; il y manque une négation défective : - non-français (de France) -. Le paradoxe qui en découle est connu : les études françaises ne sont pas francophones.

- \_ A ce titre, Voltaire est-il francophone ?
- \_ Et Rousseau ? soupira Pauline.

Sous sa fonction d'épithète, le terme francophone ne s'emploie que pour désigner des objets associés au champ culturel, contrairement à la fonction attribut qui couvre tous les emplois. A cette restriction s'en ajoute une autre, l'épithète ne s'applique qu'à des objets qui n'ont pas l'Hexagone pour origine.

\_ Chère Pauline, le commerce francophone (att), voilà ce qu'il faut fortifier. \_ Moi, **répondit**-elle, je ne m'intéresse qu'aux chansons francophones (épith) et ne vois pas même ce qu'une économie francophone (att) pourrait signifier. \_ Laissez-là, reprit Paul, vos musiques francophones (épith), intéressez-vous à la politique francophone(att). \_A vous, répondit Pauline, le commerce, les réseaux et les espaces francophones (att), à moi le théâtre, les chansons et les littératures francophones (épith).

La double fonction de francophone autorise tous les zeugmas. Ainsi, Charlotte, qui est tout à fait francophone (elle parle parfaitement le français), n'est pas francophone, mais anglophone. On peut aussi dire d'elle qu'elle est très francophone quoi que non-francophone. En fait, Charlotte a appris à parler dans la langue anglaise étant enfant, puis a appris d'autres langues dont la française par la suite. Son amie Amina, quant à elle, est francophone (elle est du Mali; elle parle aussi d'autres langues). Etant enfant, elle a reçu son éducation scolaire en français. Parlant d'elle, je ne dirais pas, comme je le dis de Charlotte, qu'elle parle parfaitement le français; l'adverbe est de trop. Elle parle français tout court. Telle est la portée de l'attribut. Si Amina parle bien ou mal, elle parlera bien ou mal comme seule une francophone peut le faire. Ainsi, si je dis de quelqu'un qu'il parle bien (ou mal) le français, il ne peut s'agir d'un francophone dont on dira simplement qu'il parle bien ou qu'il parle mal.

De manière plus générale, on ne parle pas les langues en appliquant des règles sciemment apprises. Parler une langue, ce n'est pas répéter, mais produire. Sans cette production toujours renouvelée, l'idiome est mort. Emile Benvéniste a souvent traité cette question. Il écrit :

Or comment produit-on la langue ? On ne reproduit rien. On a apparemment un certain nombre de modèles. Or tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. A plus forte raison quand il s'agit de phrases... Chaque locuteur fabrique sa langue. Comment la fabrique-t-il ? C'est une question essentielle, car elle domine le problème de l'acquisition du langage. (Emile Benvéniste, *Problèmes de Linguistique générale* T2 p 19 Gallimard 1974)

Ainsi, les sujets ne respectent les règles d'une langue (que d'ailleurs ils ne connaissent pas parce qu'elles sont inconscientes) qu'en les mettant constamment à l'épreuve. Autrement dit, le locuteur parle sa langue aux

limites des règles (sauf quand il répète des formules).

Dans le discours colonialiste, on n'est jamais à l'abri du fantasme puriste de la désintégration morpho-syntaxique du français par la pluralité francophone. Pourtant, malgré une longue histoire, il n'existe pas de français colonial. Aucune variante nationale ou régionale ne supporterait une telle appellation. En d'autres termes, ni la colonisation et ni les indépendances n'ont été déterminantes dans la diachronie récente de la langue. Elle ne s'est pas diffractée en variantes dialectales systématiquement autonomes. Dans sa pertinence tranchante, le roman d'Hamadou Kourouma "Allah n'est pas Obligé" se moque de l'acharnement des linguistes à établir "l'Inventaire des Particularismes du Français d'Afrique Noire".

Tralalas de mitraille arrosèrent la moto et les gars qui étaient sur la moto, c'est-à-dire le conducteur de moto et le mec qui faisait le faro avec kalachnikov derrière la moto. (Le mot faro n'existe pas dans le Petit Robert, mais ça se trouve dans l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire. Ça veut dire faire le malin.) Le conducteur de moto et le mec qui faisait faro derrière la moto tous deux morts, complètement, totalement morts. Et malgré ça la mitraille continuait tralala...(Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas Obligé*, p 53, Seuil, 2000, Paris).

Le français est une langue qui inscrit dans son histoire le fait d'appartenir à une cinquantaine de nations ou pays dans le monde. Ce fait de grande étendue et de longue durée définit et situe le français contemporain parmi les grandes langues internationales. Ainsi, un Mauricien, un Suisse, un Burkinabé et un Français peuvent entrer en dialogue sans exclure pour autant leurs variantes dialectales : chacun parle sa langue en la créant. Elle est partout différente, mais c'est pourtant la même.

Telles que l'histoire nous les lègue, les langues sont multisociétales, les sociétés multilingues et multiculturelles. Il est de fait que parmi les 150 millions de locuteurs francophones dans le monde, une écrasante majorité est multilingue. Ainsi, là où la communication francophone a cours, le français partage l'espace social avec d'autres langues; la langue qu'on parle à la maison est couramment plurielle et partout dans le monde, l'espace de la maison familiale est traversé par les langues. Ainsi, le multilinguisme se présente comme une catégorie première des sujets de langage, reléguant le monolinguisme comme catégorie dérivée et accidentelle. De ne pouvoir être un fondement de raison méthodique, le monolinguisme n'a jamais été qu'une illusion de métropole impériale monolingue.

Les langues coloniales, aujourd'hui internationales, portent encore

la trace historique et psychique de leur installation par la violence. Le concept de possession des langues et de leur dé-possession est une machine à fantômes redoutable, car le double discours colonial perdure. Ainsi dans leurs lieux communs, les ex-colonisateurs disent encore - Les francophones parlent notre langue- ce que les ex-colonisés confirment en disant : Nous parlons la langue de l'Autre - (J. Derrida, *Le Monolinguisme de l'Autre*). Sans qu'il soit nécessaire d'entrer plus avant dans la non-normativité des langues, il semble que le couple ago-antagoniste formé par l'hégémonie linguistique coloniale et sa contrepartie identitaire est confronté au principe général de créativité constante des langues et se trouve par là même constamment déconstruit. La langue, même imposée, est nécessairement un partage et, donc à terme, une appropriation. On songe au vieux sophisme de l'élève ingrat qui ne veut pas payer son maître - Le savoir que tu prétends m'avoir donné, tu l'as encore ; alors, je ne te dois rien -.

Dans *Une Tempête/The Tempest* (Césaire/Shakespeare), le traumatisme du langage s'ancre bien en deçà de l'imposition forcée des langues. Pour Prospero, le maître monolingual, la question n'est pas d'inculquer sa langue à son esclave, mais de lui apprendre à parler. Pris dans son fantasme de l'oeuvre coloniale, il lui fait don de la faculté qui permet d'accéder à l'humanité à partir de son animalité originelle. Pour Prospero (chez Shakespeare), Caliban est de la terre (thou earth), mais aussi un animal (a freckled whelp, petit fauve à taches rousses), une sale race (thy vile race). Chez Césaire, Prospero voit en Caliban "Une brute tirée de l'animalité qui l'engangue encore de toute part", ou bien encore un "vilain singe". Le maître Prospero reproche à l'élève esclave son ingratitude (négratitude): "tu pourrais au moins me bénir de t'avoir appris à parler"(Césaire). Chez Shakespeare, Caliban répond : " Tu m'as enseigné le langage, et le profit qui m'en revient, c'est de savoir comme on maudit. Que t'emporte la peste rouge pour m'avoir appris ta manière de parler!". Le Caliban de Césaire récuse un déni : "D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'a rien appris du tout. Sauf, bien sûr à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres". Ainsi, si pour Caliban, pour le colonisé ou l'ex-colonisé, la question est linguale, pour le maître colonialiste Prospero, la question est glottale. Le traumatisme colonial du langage gît dans cette différence d'objets que sont la faculté de parler et la pratique d'une langue.

La Littérature du Commonwealth n'existe pas  
Salman Rushdie

Pour Salman Rushdie, écrivain de langue anglaise, la "littérature du

Commonwealth" est un concept fabriqué, confus et politiquement douteux et, plus encore, incompatible avec l'idée même de littérature. Il écrit :

« Il apparaît que la littérature du Commonwealth est cet ensemble d'écritures créé, je crois, en langue anglaise, par des personnes qui ne sont pas elles-mêmes des anglais blancs, ni des irlandais, ni des citoyens des Etats-Unis d'Amérique. Je ne sais pas si les noirs américains sont citoyens ou non de ce bizarre Commonwealth. Sûrement pas.

L'Afrique du Sud et le Pakistan, par exemple, ne sont pas membre du Commonwealth, mais apparemment leurs écrivains appartiennent à sa littérature. D'autre part, l'Angleterre qui, autant que je sache, n'a pas encore été chassée du Commonwealth a été exclue de sa manifestation littéraire » (Salman Rusdhie, *Patries Imaginaires* p78-79, 1983).

Pour Rushdie, les littératures de langue anglaise constituent la littérature anglaise.

« Maintenant la "littérature du Commonwealth" me devenait très désagréable. Ce n'était pas seulement un ghetto mais un véritable ghetto d'exclusion. Et la création d'un tel ghetto avait, a pour effet de changer le sens du terme bien large de "littérature anglaise" – que j'ai toujours considéré comme signifiant simplement la littérature de langue anglaise – pour en faire quelque chose de ségrégationniste sur les plans topographique, nationaliste et peut-être même raciste.

La littérature anglaise a sa branche indienne. J'entends par là la littérature de langue anglaise. Cette littérature est aussi la littérature indienne. Il n'y a là aucune incompatibilité. » (Salman Rusdhie, *Patries Imaginaires* p78-79, 1983).

Le classement des littératures de langue anglaise sous l'expression littérature anglaise n'a pas de traduction pratique en français. L'histoire du domaine francophone est différente. Dans l'expression littérature française, le mot français ne s'applique qu'à l'Hexagone stricto sensu. Dans ce jeu complexe des usages, nul ne songe aujourd'hui à étendre le sens de cette expression en dehors des frontières qu'elle s'est donnée. La tendance inverse prévaut notamment sous des formes identitaires. Les littératures de langue française du Cameroun ou d'Haïti, voire de Martinique et de Guadeloupe qui sont des départements français, n'ont nul désir de se proclamer françaises. Ainsi, le mot francophone s'impose entraînant avec lui sa géographie coloniale et son paradoxe.

Ecrivains du Commonwealth, mais ne les appelez pas ainsi !  
Salman Rusdhie,

Je n'ai jamais pu accepter la sorte de vague ralliement qu'est la francophonie.  
Edouard Glissant

## Le paradigme postcolonial

« La Littérature du Commonwealth est une fiction, et une fiction d'un genre unique en ce sens qu'elle avait été créée par des critiques et des universitaires qui avaient fini par y croire sincèrement » (Salman Rusdhié, *Patries Imaginaires* p.80).

A l'opposé du paradigme littéraire francophone qui se donne l'ancien empire colonial français pour épure, le paradigme postcolonial étudie les formes de représentation coloniales dans toutes les littératures (sans exclusion de principe). Parmi les critiques les plus cités, Edward Saïd (initiateur du paradigme avec la parution de *Orientalism* 1978), Gayatri Spivak, Homi Bhabha et quelques autres, tous sont originaires du Sud, tous sont professeurs de littérature anglaise dans des départements d'anglais d'universités de langue anglaise. Ils sont déclarés en opposition à une littérature du Commonwealth et donc à une littérature francophone (épith). Toutefois, la confusion éditoriale règne quant à nombre d'ouvrages (*Postcolonial Readers*) qui réduisent le champ aux dimensions de l'ancien Empire britannique et ne sont, sous l'étiquette postcolonial, que des compilations de littératures du Commonwealth.

« Là où la "littérature du Commonwealth" est concernée, la confusion est la norme.

A chaque fois que vous examinez les théories générales de la "littérature du Commonwealth", elles se désagrègent entre vos mains.

Il est possible que la "littérature du Commonwealth" ne soit rien d'autre qu'un nom maladroit pour les littératures de langue anglaise du monde, plus récentes. »

(Salman Rusdhié, *Patries Imaginaires* p78-79, 1983).

La critique postcoloniale ne répartit pas ce qui n'est pas réparti. Pour s'en tenir aux littératures de langue française, c'est-à-dire écrites par des francophones (attr), il s'agit de montrer et d'étudier les formes de représentation nées de la conquête coloniale du monde dans les œuvres d'écrivains certes comme Césaire, Senghor, Fanon, Glissant, Depestre, mais aussi comme Genet (« Nègres, précis et sombres fantômes nés de notre désir ? ») ou Claudel (*Le Soulier de Satin* prend pour théâtre la conquête coloniale du monde par l'Espagne), Rimbaud ("Je suis un nègre, vous êtes de faux-nègres"), Hugo, (*Les Orientales* notamment), Chateaubriand (*Le Génie du Christianisme*), Montesquieu (*Lettres Persanes* "Comment peut-on être persan?" sans manquer *L'Esprit des Lois*, œuvre dans laquelle le grand juriconsulte critique l'esclavage des nègres, mais étrangement ne mentionne pas une fois le Code Noir pourtant en application de son temps), et ainsi de suite jusqu'à Montaigne, contemporain de la découverte du nouveau monde ("Notre

monde en a découvert un autre"). Le discours postcolonial d'aujourd'hui, en son sens le plus général, a pour objet une lecture critique des lieux communs qui sous-tendent tous les discours, ceux des ex-colonisés et ceux des ex-colonisateurs. Partageant une longue histoire commune (sous la diversité évidente de leurs expériences), ils partagent aussi la même matrice de troubles et souvent les mêmes langues. Tout bâton, tout fouet, possède deux bouts aux points desquels se trouvent des sujets. Chacun dit sa version fragmentaire et imaginaire d'un même drame réel commun. Prospero et Caliban, le maître et l'esclave, occupent un même théâtre dans lequel se **disent** leurs discours enchaînés : il n'y a pas là deux histoires, il n'y en a qu'une à double voix.

Dans la mesure où, selon les chiffres (cités par E. Said), 85% du globe a été touché par l'hégémonie occidentale, les questions coloniales concernent de fait toutes les sociétés. La conquête globale du monde par les Européens à partir du **XVI<sup>e</sup>** siècle constitue un événement crucial, à un moment ou un autre, dans l'histoire de tous les peuples de la terre. En d'autres termes, les histoires des mondes transitent toutes, à un moment, par l'avènement concret de ce monde unifiant. Par ce choc politique bouleversant, partout différent mais chaque fois le même, toutes les sociétés possèdent dans leur histoire une part de l'histoire du monde. Les historiographies nationales, celles des anciens colonisateurs et par retour celles des pays anciennement colonisés, masquent la nécessité d'une appréhension de ces parts du Tout-Monde en Relation (Edouard Glissant). On sait sans risque d'erreur, que tous les lieux de la terre portent des traces de l'impérialisme colonial occidental. Ainsi, tel pays qui n'est qu'un point sur la carte contient une part de l'histoire du tout.

La particule post - sophisme du trait d'union

La traduction du mot postcolonial de l'anglais au français est un véritable casse-tête transculturel qui tourne à la quadrature. Bien que sa morphologie soit tout autant française qu'anglaise, le mot postcolonial s'entend comme une sorte d'anglicisme en amalgame. Le mot appartient aux deux langues, mais non pas son sens. D'un strict point de vue, la grammaire indique que les mots à préfixe sont des mots-à-calcul. Ainsi, la particule post prend un sens différent selon qu'on l'interprète avec ou sans trait (Le trait d'union est ici une interprétation purement sémique et peut être absent dans la graphie). Avec trait d'union, l'expression post-coloniale relève du même paradigme que post-doctoral, post-natal, post-opératoire, post-mortem. Sans trait d'union, il relève du **même** paradigme **que** postmoderne.

Le mot post-colonial (avec trait d'union) se définit à partir de

l'effondrement des grands empires coloniaux. Le trait d'union répartit le temps en deux séquences consécutives dont la première représente la colonisation (histoire coloniale) et la seconde, la décolonisation (histoire post-coloniale). Dans cette répartition régulière, la particule indique non seulement une durée repérée à partir d'un événement; mais également que les deux séquences doivent être immédiatement consécutives. Appliqué à colonial, cet emploi de la particule post (avec trait d'union) conforme aux usages bute sur un sophisme qu'on résume en ces termes : - une société est post-coloniale depuis quand, depuis quel événement ? (question fondée), mais jusqu'à quand, jusqu'à quoi ? (question infondée) -. Ainsi, avec trait d'union, post-colonial s'avère être un concept tronqué dont on peut pointer le commencement, mais pas la fin, autrement dit, un mot dépourvu de définition complète. Ce sophisme mène à un leurre, car dire d'une société qu'elle est post-coloniale, c'est uniquement la désigner par ce qu'elle a été (coloniale) sans souci de ce qu'elle est. De même, un ancien bagnard, par cette sorte de définition défective, restera toujours un ancien bagnard quoi qu'il fasse. La particule post (avec trait d'union) - post-colonial, post-industriel - établit un présent rétro-orienté qui prend pour nom la négation de son statut passé. Comme tel post-colonial est sophistique en ce qu'il définit la décolonisation dans le langage même de la colonisation - Autant vouloir sortir d'un borbier en tirant sur sa perruque - dit l'adage.

Analogiquement, le mot néocolonialisme mérite, lui aussi, un trait d'union en tant qu'il calque une forme du passé sur le présent, laissant croire que l'impérialisme ne peut inventer que le modèle de la colonisation pour dominer le monde. La mondialisation d'aujourd'hui, hélas, n'est pas un néocolonialisme dont l'expérience des luttes anticolonialistes nous eût déjà fourni la parade.

Le sophisme du trait d'union implique la conséquence suivante parmi d'autres. Quand on parle des grandes nations coloniales, ce ne sont pas les pays colonisés qui sont pris pour référents. Mais quand on parle de nations post-coloniales, c'est l'inverse. Les grandes nations coloniales semblent donc dispensées d'histoire post-coloniale. Dès lors que leurs empires se sont effondrés, ces nations **ne** deviennent-elles pas post-coloniales par cet effondrement même ? Ainsi, même sous la plume des meilleurs théoriciens, le postcolonial, quoi qu'on en dise, c'est l'Autre, y compris quand cet Autre est soi-même. Le mot colonial portant un sens double, les colonisés, les ex-colonisés, ne portent pas le syndrome tout seul. Ainsi, le sophisme du trait d'union de post-colonial masque la moitié de l'histoire.



« Our existence today is marked by a tenebrous sense of survival living on the border lines of the 'present', for which there seems to be no proper name other than the current and controversial shiftiness of the prefix 'post' : postmodernism, postcolonialism, postfeminism... »  
Homi K. Bhabha

Postmoderne, postcolonial (sans trait d'union) - un trope nommé astéisme

La littérature n'a pas de vocabulaire particulier. L'expression vocabulaire de la littérature n'a aucun usage (contrairement aux vocabulaires de la philosophie, des sciences et autres pratiques). Les littératures couvrent indifféremment et librement les lexiques des langues sans la moindre nécessité de nomenclatures. Parallèlement, le Discours Postcolonial (sans trait d'union) n'a pas non plus de langage conceptuel propre, et mieux encore, son rôle est de ne pas en avoir. Aussi dans ce paradigme critique, le terme postcolonial (sans trait d'union) désigne non pas un concept définissable, voire même délimitable, mais un tropisme forgé sur la dérivation de postmoderne.

La particule adverbiale post (avec ou sans trait d'union) distingue deux conceptions du temps radicalement opposées. Ainsi, post avec trait d'union suppose une partition linéaire entre un âge et un autre révolu (pré | post). A l'opposé, post (sans trait d'union) n'opère pas de rupture du temps, mais comme dans postmoderne pointe la clôture de la modernité sur elle-même. Ainsi, avant la modernité, c'était déjà la modernité. Après la modernité, cela sera encore la modernité. Sous la particule post (sans trait d'union), la modernité devient récursive. En clair pour la culture moderne, le passé était moins moderne que ne l'est le présent actuel, et par suite, le futur sera plus moderne que le présent d'aujourd'hui, car le modernisme ne conçoit le temps que comme états et comme progrès (ou décadence). Ainsi, le sujet moderne est placé au bord du temps présent. Au bord, car le futur ne peut être appelé moderne, même si nous sommes sûrs que demain sera plus moderne qu'aujourd'hui. Moderne, c'est aujourd'hui, ce n'est ni hier ni demain. Etre romantique, c'était être moderne pour Stendhal. Hier, les gens se disaient modernes, mais aujourd'hui, c'est nous qui le sommes. Demain, nos descendants se diront modernes et, à notre tour, nous serons dé-modernisés. Le tropisme postmoderne (sans trait d'union) déplace la conception projective du temps-progrès au profit d'une figure endomorphe de la modernité, matrice et destruction d'elle-même.

Cette récursivité du prédicat moderne sur lui-même correspond à un trope nommé astéisme dans la rhétorique classique. Dans l'art de l'éloquence, l'astéisme permet de prendre le ton du blâme pour louer. Ainsi, - Grand Roi, Tu as trop de vertus, ou bien encore - cesse de vaincre

ou je cesse d'écrire -. Formellement, l'astéisme est un trope qui transcende une qualité positive qui n'a pas de limite supérieure. Ainsi avec l'adverbe trop, - cette chanteuse est trop géniale ou, par aphérèse, - ce type est trop -. De plus, ces valeurs absolues des langues ne supportent pas même l'équivalence. Ainsi, - cette femme est complètement intelligente et complètement belle - sont deux exemples de jugements incohérents. Dans postmoderne, le prédicat est pris comme valeur absolue, c'est-à-dire sans limite supérieure. - Si Albert est trop moderne : il est moderne; s'il est postmoderne : il est moderne etc. -. En d'autres termes, la modernité est close sur elle-même. Il faut noter que cette clôture symbolique n'est pas simplement formelle, mais historique, politique et culturelle. Ainsi, seul l'Occident se déclare moderne et seul, par essence, il l'est. Aucune grande civilisation, aussi raffinée et avancée puisse-t-elle être ou avoir été, n'est, ni ne s'est déclarée moderne. Il n'y a jamais eu qu'un et un seul monde moderne, le monde occidental. On dit qu'une société s'ouvre à la modernité pour ce qu'elle emprunte aux sociétés modernes puisque être moderne, c'est être occidental ou occidentalisé. L'Occident s'approprie intégralement la définition de la modernité dans tous les aspects de la culture.

Il faut néanmoins remarquer que la modernité, briseuse de traditions, prospère dans les traditions et n'existe pas dans le vide. Toutes les sociétés ont des traditions et **plus** précisément les sociétés modernes. La modernité tantôt prend appui sur elles et tantôt les détruit. Il faut garder en mémoire que c'est la modernité qui a inventé le concept de ruines au **XVIIIe** siècle. En d'autres termes, les sociétés modernes, par les transformations qui assurent leur pérennité, sont postmodernes, par définition. Analogiquement, l'astéisme postcolonial **clôt** l'impérialisme colonial sur lui-même. « Il n'y a pas d'extérieur à la 'Relation mondiale' », note Edouard Glissant à cet égard. Autrement dit, le colonialisme (c'est également vrai pour la modernité) est sans vis à vis.

Ainsi en résumant, le mot post-colonial (avec trait d'union) propose une limite dont l'astéisme postcolonial (sans trait d'union) montre l'impossibilité.

## **Lexique colonial en déconstruction**

L'histoire nous a légué des situations complexes, n'essayons pas de les simplifier.  
Salman Rushdie

On lit, notamment chez Edward Said (1978), qu'une conquête est appelée coloniale, dans le sens restreint qui nous occupe, si elle

s'effectue au nom d'un centre de pouvoir extérieur et non-contigu au lieu conquis, appelé dès lors métropole. La conquête d'un pays voisin (Louis XIV en Flandres) n'est pas considérée comme une aventure coloniale. La métropole est ainsi supposée distante de ses colonies conquises ou acquises. On en conclut que la conquête de territoires et la soumission des habitants ne suffisent pas à définir le fait colonial dont nous parlons. Ainsi, le Duc de Normandie par sa conquête est devenu roi d'Angleterre en s'y installant. En conséquence, l'Angleterre (qui avait été une colonie romaine) n'a jamais été une colonie normande. A l'opposé, Louis-Philippe Roi des Français conquérant colonial de l'Algérie est resté dans sa métropole et n'est pas devenu le Bey d'Alger,

Dans son sens le plus général, un impérialisme impose son contrôle sur des Etats. Dans un sens plus restreint, un impérialisme colonial les détruit. Il détruit jusqu'à leur nom et leurs frontières, il déstabilise tous les rapports sociaux et efface toutes les répartitions foncières antérieures. La colonisation des Amériques par les Européens a, dès le début, pris la forme d'une *tabula rasa*. Du nord au sud des deux continents et dans les îles, les sociétés précolombiennes ont été systématiquement anéanties. Le modèle plus tardif de la colonisation africaine est différent, car dans ce cas, les langues et les cultures ont résisté et se sont maintenues. Toutefois, les empires précédant la colonisation de l'Afrique ont perdu toute réalité géographique et politique et ne sont aujourd'hui que des objets d'histoire et des mythes. Ainsi, l'actuelle République du Mali n'est pas située sur les fondations de l'antique Empire. Comme pour le Ghana, l'appropriation symbolique du nom n'efface pas l'origine coloniale du dessin de ses frontières. Il en est de même pour tous les Etats issus directement ou indirectement de la Conférence de Berlin qui ordonna la répartition des territoires africains entre les grandes puissances européennes (1885).

Dans les Antilles, les Français conquièrent la Martinique en 1635 et achèvent le génocide des indiens Caraïbes vers 1658. Au cours de cette première période, au sens strict du terme, ce sont les Caraïbes qui sont colonisés, et non pas les Africains qui, quant à eux, sont déportés par la Traite. On lit cette mention de discours colonialiste dans *L'Eloge de la Créolité* (Bernabé, Confiant, Chamoiseau 1989 p 13)

Avant notre (les Européens) arrivée il n'y avait qu'une île et quelques sauvages. C'est nous qui vous y avons emmenés. Il n'y avait là nul peuple, nulle culture, nulle civilisation établie que nous aurions colonisés. Vous n'existez que par la colonisation, alors où est la **colonisation** ?.

Après l'abolition de l'esclavage (1848), un colonialisme de type strictement capitaliste se substitue à l'esclavagisme comme ordre social,

et non sans ironie, les ex-esclaves Antillais deviennent des colonisés sans avoir été colonisés. Un siècle plus tard, enfin, c'est une assimilation du colonisé au colonisateur qui tient lieu de décolonisation. Ainsi, la loi française de départementalisation (1946) transforme le statut de territoires coloniaux (Martinique, Guadeloupe, Guyane, Réunion...) en parties du territoire national français, un et indivisible. L'empire se dissout dans la nation. C'est ainsi que les Antillais, peuple colonisé, n'ont jamais été colonisés ni décolonisés.

L'ordre colonial ainsi aboli vide la notion de métropole de son sens, car pour qu'il y ait une métropole, il faut un empire. Or d'empire, *de jure* et *de facto*, il n'y en a plus. Les ressortissants de ces lieux possèdent un passeport de citoyens français (et non plus de sujets d'un Empire colonial révolu pour eux par assimilation). Toutefois, il n'en va pas de même pour le mot de métropole. Ainsi, c'est-comme-ça-qu'on-dit dans les conversations, dans la presse, dans la publicité : - Avec telle carte de téléphone, appelez la Métropole à moins cher !", - Ma fille fait ses études en Métropole -, Mon voisin est un métropolitain (par épenthèse, un « métro ») -. On va même jusqu'à négro-politain pour un local né ou élevé dans l'Hexagone. L'Empire reste inscrit dans les lieux communs de la langue. Quelques intellectuels locaux s'en offusquent, mais la masse parlante résiste et maintient le nom de l'ancien statut honni.

La particule dé (décolonisation) est, elle aussi, diffractée. A l'instar de post, elle mène soit au sophisme du trait d'union qui distingue deux situations historiques consécutives, soit à une figure d'astéisme (sans trait d'union) caractérisant une même situation endomorphe qui se transforme. Le repérage d'une fin d'époque (avec trait d'union), trait sophistique de la décolonisation, se présente sous un inextricable faisceau de dates échelonnées pendant une période de plus de deux siècles. Ainsi, le démantèlement des empires coloniaux anglais, français, espagnol, portugais, hollandais et dans une moindre mesure, belge, allemand, italien et danois relève d'une histoire complexe qui commence au milieu du XVIIIe siècle et perdure jusqu'au milieu du XXe siècle. Ainsi, pour le mot de décolonisation, le pluriel s'impose. De ce fait, la limite tracée par le trait d'union n'est jamais atteinte, car pour une instance de décolonisation, la colonisation se poursuit ailleurs.

A l'opposé, la particule dé dans sa fonction d'astéisme (sans trait d'union) correspond à la figure endomorphe de la colonisation. Elle montre, par exemple, que la décolonisation d'un territoire n'a pas nécessairement sa colonisation comme préalable. Ainsi, la Haute-Volta (actuel Burkina Faso) n'a pas été conquise et colonisée comme telle, mais définie par la colonisation elle-même en 1919, 1947, 1960, dans le

démantèlement de ce qui était alors le Soudan Occidental Français. Ainsi, la décolonisation du Burkina Faso ne suit pas la colonisation de son territoire. Dans ce cas, le terme de décolonisation s'applique à des Etats dont l'apparition coïncide avec le phénomène de décolonisation lui-même.

### Conclusion

Il y a dans le monde des littératures de langue française, anglaise, espagnole et portugaise, mais il n'y a pas de littératures postcoloniales. Le trope postcolonial désigne, non pas un genre, mais une crise: une crise du dire. Le langage, est-il souvent souligné dans ce paradigme, est un lieu obligé parce que le processus colonial est inscrit lui-même dans le langage. Cette crise du dire colonial frappe d'amnésie et de surdité les anciennes métropoles. Pour ces sociétés désormais post-coloniales, colonisation et décolonisation ne sont pas sur un même axe comme dans la représentation sophistiquée de post avec trait d'union. La colonisation se caractérisait pour elles par un rapport de domination (au dessus/en dessous), mais l'état post-colonial actuel qui suit la décolonisation est quant à lui régi par un rapport d'exclusion (dedans/dehors).

La primauté proclamée des oeuvres littéraires dans les questions coloniales **sur le** domaine historique, politique et économique peut paraître douteuse, car d'évidence, la colonisation n'est pas faite de poésie, mais d'appropriations territoriales violentes, de génocides et de déportations esclavagistes. Toutefois, ce réalisme rassurant masque le fait que la question coloniale, telle qu'on l'aborde aujourd'hui, apparaît en premier dans la littérature. Sans anachronisme, il est clair que ni les nègres, ni les colonisés n'avaient d'histoire ni n'étaient des sujets politiques pour qui que se soit avant que la poésie les nomme tels. Ainsi vaut la célèbre formule de Berkeley (esse = percipi, être, c'est être représenté). - Années trente en langue française (mouvement de la *Négritude*) et plus avant, années vingt en anglais (mouvement de la *Harlem Renaissance*) et plus tôt encore, W.E.B. Dubois (*Soul of Black Folks* 1903) -. Certes de la colonisation, on retient que tout était meurtre, viol, exploitation forcée et coups de chicote, mais il y a pire et qui perdure, et c'est là l'héritage du discours de Franz Fanon sur l'aliénation coloniale: la colonisation s'est toujours redoublée d'une dimension psychique dont le langage est le lieu. Ce qui s'inscrit ainsi dans la langue, la poétique de Césaire le nomme "blessure sacrée", la clinique de Fanon "plaies indélébiles" et le Discours Antillais de Glissant, "névrose" qui perdure d'une histoire coloniale cinq fois centenaire.

Le titre du texte de Freud -*Das Unbehagen in der Kultur* - Malaise

dans la Culture - ne porte pas, comme il semble, sur l'état d'une société malade, mais doit être lu, par renversement analytique: - Die Kultur als Unbehagen - La Culture comme Malaise - Par ce palindrome, on prend d'évidence en compte le fait que les cultures et les sociétés, n'étant pas des objets physiques, n'ont d'autre lieu que les sujets pensants et n'existent pas en dehors d'eux. Autrement dit, les humains ne vivent en société que pour autant qu'ils en intègrent des représentations et c'est dans ces représentations en torsion qu'ils vivent. En d'autres termes, la culture, la société, n'existe qu'intégrée dans chaque sujet individuel socialisé. Dès lors, l'identité d'un sujet ne se définit pas par une simple appartenance à un corps social, mais par la certitude d'être porteur de ce corps social et de son histoire (de son mythe). Dans la crise postcoloniale actuelle, cette certitude existentielle est trouble. La culture que chacun proclame et défend en postures identitaires affirmées réside défectivement comme malaise dans chaque sujet pris individuellement.

Le refoulement de l'histoire coloniale dans les sociétés européennes actuelles rend, notamment, les questions d'immigration totalement incompréhensibles. La France, aujourd'hui quasi-hexagonale, mais dont les frontières touchaient, il y a moins d'un demi-siècle, les confins de la planète, qui donc était chez elle partout et le célébrait dans des expositions coloniales grandioses, défendant son empire en des guerres farouches, reçoit en sa période post-coloniale des visiteurs en retour qui, fuyant des pays ruinés par la colonisation (sans parler de ceux qu'on est allé chercher), viennent prendre part au développement de richesses auxquelles leur histoire n'est pas étrangère.

Tel qu'il s'est ouvert dans les pays anglophones, le discours postcolonial suppose d'abord une déconstruction du langage colonial et de ses lieux communs. Les mots rayonnent de discours, même quand leur définition fait défaut. -" Le mot, cette société déjà" note Saint-John Perse - . Les mots vacillent. "Ils entrent en tremblement» écrit Edouard Glissant. De fait, il n'y a pas un seul mot stable et univoque dans tout le paradigme colonial, qu'il soit francophone ou postcolonial. Ainsi, comme le montre l'astéisme postcolonial, il est pratiquement impossible d'élaborer un discours critique sur le colonialisme qui soit libre de tout langage colonial. Cette clôture du dire hérite, de manière non-fortuite, du pari, tenté mais perdu par Frantz Fanon, de bâtir une critique du racisme délivrée de tout langage racialisé (*Peau Noire Masques Blancs*). Il est évident que dans les discours colonialistes, racistes ou sexistes, les phrases sont moins importantes que les mots : un mot est dit et tout est dit. La langue porte l'histoire refoulée dans ses signifiants ordinaires.

Les quelques déconstructions opérées dans le discours de la

question coloniale montrent les ambiguïtés, les abus de langage, voire les contradictions d'enjeux sur lesquels se fonde la critique littéraire francophone. Absorbée par les littératures du Sud et l'étude de leurs thématiques (à l'instar de la Littérature du Commonwealth), elle a plutôt **tendance** à ignorer la langue. Ce n'est pas le moindre des paradoxes francophones. On sait pourtant que l'écriture des écrivains antillais des XXe et XXIe siècles passe chaque fois par une glossalgie, une douleur de langue toujours présente chez Césaire, Fanon, Glissant, Confiant ou Chamoiseau. Pour ces écrivains au fil des générations, l'engagement, l'intention poétique, transite chaque fois par un défi à la langue française. Selon les variantes de ces "poétiques forcées", il s'agit pour ces écrivains d'ébranler la langue (Césaire), de la mettre en tremblement (Glissant), de la recréoliser (Confiant, Chamoiseau), et **pour** tous, chacun en sa manière, de la dégrammatiser afin d'y bâtir sa pleine liberté de langage.

En France, le domaine des littératures francophones est né (années soixante), de son exclusion des institutions académiques de littérature française. Il lui suffirait aujourd'hui pour éviter son paradoxe, de classer la littérature française parmi les littératures francophones puisque les littératures francophones ne peuvent ni ne veulent être nommées françaises. Le paradoxe francophone est-il donc insoluble ?

### **Bibliographie**

- |   |   |
|---|---|
| Benvéniste E                            | Problème de Linguistique Générale<br>Tel, Editions Gallimard, Paris 1960              |
| Bhabha H. K.                            | The Location of Culture<br>Routledge London and New-York, 1994                        |
| Bernabé J<br>Chamoiseau P<br>Confiant R | Eloge de la Créolité<br>Editions Gallimard Paris 1989                                 |
| Césaire A.                              | Une Tempête<br>Editions du Seuil, Paris 1997  |
| Coursil J                               | L'Eloge de la Muette<br>in Césure, revue de la convention psychanalytique, Paris 1997 |
| Culler J.                               | Literary Theory<br>A Very Short Introduction<br>Oxford University Press, Oxford 1997  |

- Derrida J                    Le Monolinguisme de l'Autre  
Editions Galilée, Paris 1996
- Marges de la philosophie  
Editions du Seuil, Paris 1972
- Dubois W.E.B.              The Souls of Black Folks  
Penguin Books, New York, London 1989
- Fanon F.                     Peau Noire Masques Blancs  
Editions du Seuil, Paris 1995
- Ferro M.                     Le Livre Noir du Colonialisme  
Editions Robert Laffont, Paris 2003
- Freud S.                     Malaise dans la Culture  
Quadrige/Presses Universitaires de France, Paris 1995
- Glissant E                  Traité du Tout Monde  
NRF Gallimard Paris 1997
- Discours Antillais  
Editions du Seuil Paris 1981
- Kourouma A.                Allah n'est pas Obligé  
Editions du Seuil, Paris 2000
- Liotard J-F                  La Condition Postmoderne  
Les Editions de Minuit, Paris 1979
- Melas N.                    All the Difference in the World  
Postcoloniality and the Ends of Comparison  
Stanford University Press, Standford 2007
- Rusdhie S.                  Patries Imaginaires  
Christian Bourgeois Editeur, Paris 1993
- Said E.                        Orientalism  
Vintage New York 1978
- Shakespeare W             The Complete Works of W. Shakespeare  
edited by Clark and Wright  
Nelson Doubleday, inc New York 1963